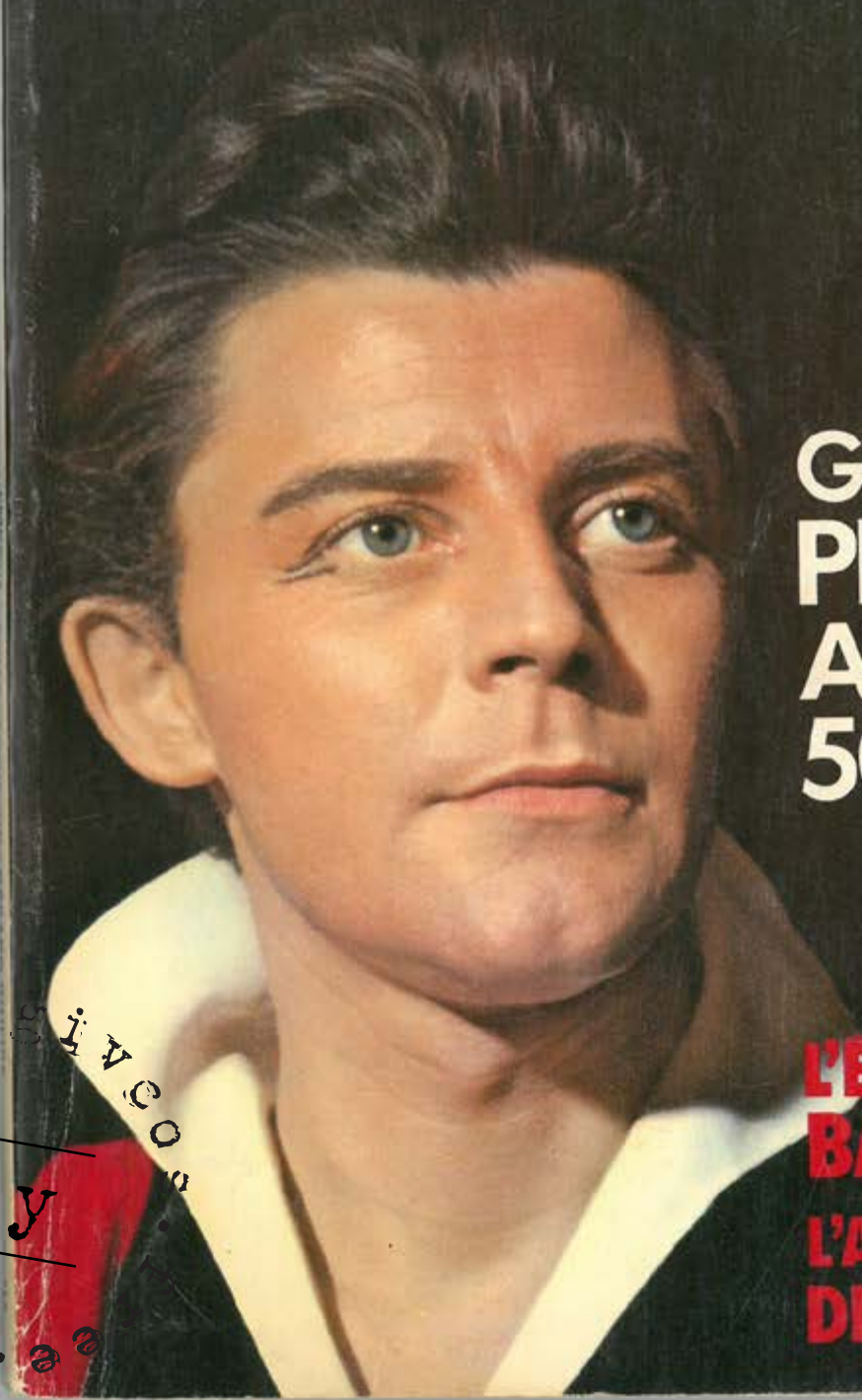


Historia n° 313 - 1972

HISTORIA

4 F BELGIQUE 40fb. - CANADA 1 \$ 20 - ESPAGNE 58 p. - ITALIE 750 L. - SUISSE 4 fr. N° 313



**GÉRARD
PHILIPPE
AURAIT
50 ANS**

**L'ENIGME DE
BALSAMO
L'ASSASSINAT
DE DARLAN**

http://www.leslivres.com
Dy
e.e. H.H.



Gérard Philipe

ARMAND GATTI

Gérard Philipe, né le 4 décembre 1922, aurait aujourd'hui cinquante ans. Pouvons-nous l'imaginer autrement que paré de la jeunesse, tel que la mort l'a fixé, il y a treize ans, dans le souvenir avant les atteintes de l'âge mûr? Dans l'histoire du théâtre — et c'est pour cela qu'il relève d'*Historia* — il a marqué une date et imposé une personnalité que les écrans nous font encore connaître aujourd'hui. Armand Gatti, dont on connaît les vivantes études dans « Paris-Match », évoque la figure de l'acteur et de l'homme.

25 NOVEMBRE 1959. Au deuxième étage du 17, rue de Tournon, derrière les volets blancs, le Cid repose. Il est allongé sur son lit dans sa tenue de grand d'Espagne, velours noir à crevés blancs, haut-de-chausses gris et pourpoint cerclé de broderies. Une cape rouge — dont le col évasé retombe autour du cou comme deux feuilles de nénuphar — l'enveloppe. Il a une orchidée à la place du cœur.

Sous ses cheveux blonds, le visage du Cid n'a jamais été plus beau, plus grave,

Gérard Philipe dans « Ruy Blas » : un triomphe après « le Cid » et « le Prince de Hombourg ». Deuxième prix de Conservatoire en 1944, il deviendra en quelques années un acteur aimé et admiré dans le monde entier.

plus détendu. L'alexandrin semble encore palpiter au bout de ses lèvres :

*Que je meure au combat, ou je meure de tristesse
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.*

Mais à ce prince de la Carte du Tendre, il manque aujourd'hui quelque chose : le regard, cet admirable regard bleu que ceux qui l'ont connu ne peuvent oublier et qui faisait dire à un acteur de l'Opéra de Pékin : « Son regard a retrouvé le bleu de l'époque Ming. » Aujourd'hui le regard est fermé, replié à l'intérieur de lui-même. Drapé dans sa cape rouge, Gérard Philipe n'est plus, mais il est encore le Cid.

Dehors il a fallu mettre des agents. Le petit groupe de curieux de la première heure s'est transformé en foule. Il pleut. Télégraphistes et fleuristes font un va-et-vient continu. Les amis, on les reconnaît : tête basse, ils fendent la foule sans regarder personne et entrent furtivement comme s'ils avaient un secret à préserver.

Venues d'on ne sait où, des catherinettes en chapeaux de fantaisie sont arrivées en chantant. Elles sont là maintenant, immobiles, ne sachant que faire parce qu'on vient de leur dire : « Gérard Philipe est mort », et qu'elles ont répondu : « Ce n'est pas possible ! » Toute la ferveur du théâtre se répand peu à peu dans la rue. Des bouquets circulent : « Faites passer, c'est pour lui... C'est anonyme. » Par moments le ton monte et, sur le livre de visites, quelqu'un lira tout à l'heure ces phrases exaltées :

« Je vous en supplie, laissez-moi entrer que je le voie, au moins une fois dans ma vie. Je ne suis qu'une petite comédienne qui avait voué toute son existence à attein-

dre un seul but : jouer un jour avec Gérard. Si je meurs, peut-être Gérard vivra-t-il. On m'appelle Ondine, c'est un joli nom. »

le samouraï du printemps

La nuit est tombée, cinémas et théâtres ouvrent leurs portes. La grande foule ne sait pas encore. Lorsque des animateurs, montés sur la scène, annoncent que Gérard Philippe est mort alors qu'il n'a pas encore trente-sept ans, cette foule saisie pousse un cri (partout le même), celui des salles populaires lorsque le traître assassine par surprise le jeune homme au cœur pur.

Au même instant, rue Saint-Guillaume, chez des amis, deux enfants, Anne-Marie

Rica, un limonadier isolé dans la forêt tropicale disait à un reporter français : « Vous en avez de la chance d'avoir Gerardo. » A Moscou et à New York il avait reçu, de deux publics aux goûts fondamentalement différents, le même accueil frénétique. Mais, à travers cette renommée à l'échelle des méridiens et des parallèles, Gérard Philippe était resté la vedette inconnue. A une époque où l'on connaît les mensurations des moindres starlettes, et où peu d'hommes publics font scrupule de livrer les détails de leur vie privée, il restait l'homme de ses rôles, et non celui de sa vie. Interrogé par un journal de cinéma, il se définissait en quelques réponses.

Question : *Avez-vous peur de la mort ?*

Réponse : *Eh oui !*



Serge Lubs



Roger Voolter

(six ans) et Olivier (cinq ans), vont se coucher avec un peu moins de gaieté que d'habitude. On leur a dit que leur père était de nouveau parti en voyage, mais que cette fois il irait plus loin que New York, plus loin que Pékin, plus loin que Mexico.

Car ce que le temps n'a pas voulu donner à Gérard Philippe, il l'avait conquis sur l'espace. Avec Chaplin il était l'acteur le plus connu du monde. Mais Chaplin restait une image pour les foules des deux hémisphères, tandis que Philippe avait promené partout sa mince et lumineuse silhouette.

A Pékin, il avait fait pleurer d'émotion les élèves de français de l'Université en leur récitant La Fontaine et Hugo. A Tokyo, on l'appelait le samouraï du printemps. A Sverdlovsk dans le Transsibérien, un officier soviétique, en écoutant le résultat des élections françaises à la radio, s'écriait avec stupeur : « Comment se fait-il qu'un homme comme Gérard ne soit pas élu ? » Au Costa

En 1943 il avait été l'Ange dans « Sodome et Gomorrhe » de Jean Giraudoux (son premier rôle aux côtés d'Edwige Fenech). Ce devait être le début d'une carrière fulgurante au théâtre et au cinéma. En 1949, il est une des grandes vedettes du Gala des Artistes. Sa popularité ne fait que croître. Beaucoup de simplicité et une gentillesse naturelle ont conquis les cœurs de son public, et même des autres acteurs.



Question : *Voudriez-vous être un des passagers de la fusée lunaire ?*

Réponse : *Je ne sais, j'hésiterais, je voudrais être assuré de revenir ici-bas.*

Question : *Quel monument vous attire le plus ?*

Réponse : *Le palais de Chaillot.*

Ces trois répliques donnent peut-être la clef qui permet d'accéder, en partie, à l'univers réservé et préservé dans lequel Gérard Philippe a vécu. Le sentiment de sa fragilité et l'amour de la vie, à condition toutefois que celle-ci ait un but.

Ce but, il l'avait trouvé sur la colline de Chaillot, investie et conquise par un Sétois fou de poésie et de théâtre : Jean Vilar.

Au cours de l'hiver 1950, Jean Vilar



René Daz

jouait au théâtre de l'Atelier le *Henri IV* de Pirandello. La représentation venait de se terminer. Assis devant la glace de sa loge, Vilar se démaquillait lorsqu'on frappa à la porte. Gérard Philippe entra discrètement, un peu gêné. « Bon ! se dit Vilar, il vient me présenter ses félicitations confraternelles, comme c'est l'usage. »

C'est effectivement ce que fit Gérard Philippe pour commencer. Mais il eut une conclusion inattendue qui remplit encore Vilar de tendresse lorsqu'il en parle : « Je veux faire du théâtre avec vous. »

Or, à cette époque, Philippe déjà avait été l'ange de *Sodome et Gomorrhe*, l'empereur absurde de *Caligula*, le poète des *Epiphanies* et, au cinéma, le prince Muichkine de *l'Idiot*, le collégien du *Diable au*

« Son regard a retrouvé le bleu de l'époque Ming » disait un grand acteur de Pékin. Dans « le Prince de Hombourg », avec Jeanne Moreau, il aura un de ses rôles inoubliables pour la génération qui avait vingt ans en 1945.



Europress - Gamma

B.N.E.



Roger-Viollet

En 1945 dans « l'Idiot » tourné par Georges Lampin, il est le prince Muichkine.



Parmigiani

En 1947, avec Micheline Presle, dans « le Diable au corps » de Radiguet.



René Dazy

En 1949, dans le film « Une si jolie petite plage » d'Yves Allégret.



René Dazy

Aux côtés de Michel Simon-Méphisto dans « la Beauté du diable » de René Clair.

corps, le Fabrice de la *Chartreuse de Parme*. C'était déjà la plus sûre valeur du cinéma français. On ne pouvait pas s'y tromper. En s'offrant à Vilar, Gérard lui offrait du même coup un public.

Vilar ne répondit que deux jours après.

— Vous serez le Cid au festival d'Avignon.

— Mais, bredouilla Philippe, je suis un acteur de comédie. Je ne peux pas entrer dans la tragédie comme cela.

— C'est une distinction un peu scolastique. Vous serez Rodrigue et vous serez en outre le prince de Hombourg.

Ceux qui ont vu *le Cid*, et la performance de Philippe dans le rôle peut-être le plus momifié de la tragédie française, ne l'oublieront jamais. Fougueux, passionné, sensible, romanesque, il réussit ce que le théâtre n'avait plus connu depuis Mounet-Sully : « Une création d'instant parfaits. »

Le lendemain, la tragédie était réhabilitée en France.

Philippe n'en perdit pas pour autant le sens de l'humour. Un reporter de la radio lui présenta le micro et lui demanda à quoi il attribuait ce renouveau, cette jeunesse du Cid. Il répondit sans broncher :

— A Pierre Corneille.

Vilar lui-même avait si bien senti passer le génie du théâtre qu'il fit ce qu'aucun acteur

ne fait, à moins d'y être obligé : il lui céda un de ses plus grands rôles, celui de Richard II de Shakespeare et, de sa propre main, il écrivit au tableau de service du palais de Chaillot : « Le Roi est mort, vive le Roi ! »

le plus séduisant des séducteurs

Cette atmosphère c'était juste ce qu'il fallait au héros montant du spectacle. Elle fut son oxygène. Pour en rester digne, il en accepta toutes les règles. Lui qui pouvait gagner des millions en téléphonant simplement à un producteur de cinéma, il consacra l'essentiel de sa vie au T.N.P. naissant, pour 30 000 francs par mois, plus un cachet supplémentaire de 4 500 lorsqu'il interprétait les grands rôles.

Lui qui avait un nom pour les affiches lumineuses, il le fit tout petit sur la liste des collaborateurs ordinaires du palais de Chaillot. Sa nature, du reste, l'y prédisposait. Il avait une terreur malade d'être reconnu dans les rues. Un jour, dans un restaurant, il avait été placé par hasard près d'une fenêtre. En quelques minutes, un attroupement se forma.

Avec Geneviève Page, étourdissant dans « Fanfan la Tulipe » de Christian-Jaque.

Interprète de l'humour de René Clair dans le film « Belles de nuit » tourné en 1952.



Roger-Viollet



Call-Viollet



René Dazy

Un rôle réaliste de séducteur dans « Monsieur Ripois » de René Clément en 1954.

Dans « le Rouge et le Noir » avec Danielle Darrieux : un film de Autant-Lara (1954).



René Dazy

Le malaise de Philippe, épié par tous ces regards, fut tel que le moindre geste lui devint impossible. Ce n'est qu'après de longues minutes qu'il parvint à se lever et à crier à travers la vitre :

— Vous vous croyez donc au Zoo !

Au sein du T.N.P. du moins il était tranquille. On admirait le grand acteur, on aimait l'homme privé qui trouvait le moyen d'arriver du Mexique avec quatorze valises remplies de cadeaux. La discrétion qu'il voulait autour de lui, tous ses camarades en faisaient un article de foi. Cela aussi lui a survécu. Aucun de ses amis ne s'est laissé aller à la débauche de confidences qui entoure généralement la mort d'un personnage célèbre.

« Il a toujours préservé sa vie privée de toute publicité, a dit le poète Henri Pichette. En tant qu'ami, je ne peux que suivre la ligne de conduite qu'il avait tracée, et ne veux parler ni de sa vie ni de sa mort. »

Une telle réussite n'aurait peut-être pas été possible s'il n'y avait pas eu le glorieux « second métier » de Philippe : le cinéma. Dès le début de sa carrière, il l'avouait franchement : « Que le cinéma me donne un petit nom. Je touche du bois, et je pourrais faire du théâtre. »

C'est un grand nom que lui donna le cinéma. A Bruxelles pour *le Diable au corps*, il reçut le grand prix de l'interprétation masculine. Il jouait alors le séducteur-enfant. Ce rôle, l'âge excepté, ne devait plus jamais changer.

Qu'il se produisit dans un film d'aventures comme *Fanfan la Tulipe* ou dans un film plus réaliste comme *Monsieur Ripois*, il était l'incarnation parfaite du don Juan français. Il avait inventé un type d'amant aussi éloigné du tragique castillan que de la limpidité américaine, de la bonne foi compacte de l'Allemand que des feux de paille italiens.

Une même légèreté à panache emportait tous ses personnages. Il passait des bras de Maria Casarès à ceux de Michèle Morgan, de Gina Lollobrigida, de Maria Félix, d'Edwige Feuillère, de Danielle Darrieux ou de Jeanne Moreau, mais l'on retrouvait — toujours identique, jamais lassant — le même homme, celui que les critiques étrangers baptisaient « le plus séduisant des séducteurs ».

Le côté lumineux — c'est l'adjectif qui revient le plus souvent lorsque ses amis parlent de lui —, il le transfusait à chacun de ses rôles. Quel que fût le caractère du personnage qu'il incarnait, il parvenait

ANNIVERSAIRE

toujours à le rendre sympathique. Son dernier tour de force aura été de faire du vicomte de Valmont, le triste héros des *Liaisons dangereuses* 1960, un individu qui n'est pas loin de la grâce.

Cette jeunesse, qui lui servait si bien dans ses rôles, Philippe en faisait un usage qui déconcertait les autres vedettes. Il assumait ses personnages jusqu'au bout. En langage cinématographique, cela voulait dire qu'il ne se faisait jamais doubler.

Les résultats sont là : dans *Fanfan la Tulipe*, à force de ferrailler, il se démet une épaule. Dans *Till l'espiègle*, dont il faisait pourtant la mise en scène, il manque brûler vif. Et il joue Rodrigue avec « un seul genou ». La veille, il avait sauté trop fougueusement sur la scène du Palais des Papes et en avait perdu l'usage d'une rotule. Personne ne s'en aperçut.

Les grands acteurs se ressemblent. En 1955, Orson Welles, qui jouait *le Roi Lear* à Londres, apparut sur la scène dans une chaise roulante, une jambe dans le plâtre, l'autre entortillée de bandages. Il s'était foulé les deux chevilles au cours des répétitions. *Le Roi Lear* ne fut pas inférieur au *Cid*. Londres applaudit comme Avignon l'avait fait.

« L'Archange du métier »

Gérard Philippe devait voir son goût du risque sanctionné par la carte de membre d'honneur du « Club des casse-cou ».

— Dommage qu'il ait mal tourné et qu'il soit devenu vedette, dit l'un d'eux, on aurait pu le prendre parmi nous.

Vedette ? Personne ne pouvait dire le contraire, sauf lui-même. Jusqu'à lui, la présidence du syndicat des acteurs n'avait jamais été assumée par une personnalité aussi cotée à la bourse des vedettes. En général, celles-ci ne tiennent guère à s'asseoir sur un fauteuil aussi inconfortable. Philippe osa.

Lui, qui pouvait se passer de tout combat, il choisit de lutter pour les descendants, parfois faméliques, de Molière, les capitaine Fracasse glacés par l'âge, les Scapin courant les cachets, les Sganarelle déjà fascinés par Pont-aux-Dames, et les Célimène de 1920 tombées au rang des utilités. Il le fit à la demande de Jean Darcante, qui voyait le syndicat des acteurs se scléroser.

Quarante acteurs se joignirent à eux pour établir une nouvelle charte. Toute la profession finit par les suivre. Pour la première fois de son existence, la grande famille des baladins de sentait une âme commune et ce n'était pas une âme d'emprunt. Maurice Chevalier avait défini Philippe en deux mots : « L'Archange du métier ».

Un jour on lui avait demandé à brûle-pourpoint quelles étaient les qualités qu'il réclamait d'une femme. Il avait répondu :



Corbis



Henri-Louis Vignat

▲ *Ramatuelle, un petit village du Var où dans les années 30 un enfant prénommé Gérard rêvait pendant ses vacances d'être traminot ou médecin colonial.*

« Tendresse, générosité, lucidité, je n'en vois pas d'autres ». Philippe venait de faire le portrait de sa femme.

Il l'avait épousée le 29 novembre 1951, à Neuilly. Personne, sauf René Clair, son témoin, n'en avait rien su. Jusqu'alors la seule femme qui avait compté pour lui était sa mère qu'il appelait « Minou ». C'est elle qui, à Grasse, malgré les interdits paternels,



Marc Riboué-Magnum

◀ *Gérard Philippe et sa mère « Minou » : une entente parfaite et la même aversion pour la vie mondaine. En 1957, il a visité la Chine et cette découverte l'aura marqué.*
▲ *A Pékin, sa gentillesse souriante lui donne un nouveau public qui ne l'oubliera pas.*

l'avait aiguillé sur la bonne voie. Elle l'avait mis en contact avec le metteur en scène Marc Allegret. Le reste avait coulé de source...

On s'était presque résigné à le voir célibataire. La présence de Minou rassurait les essais de jeunes filles pour qui Gérard était l'envoûteur.

Ce qu'on ne savait pas, c'est que, depuis plusieurs années déjà, Philippe avait fait la connaissance de Nicole Navaux. Lors d'un festival du T.N.P. à Suresnes, les journaux reproduisirent une photo du jeune premier n° 1 du cinéma français en train de danser « avec une jeune spectatrice prise au hasard ».

Ce n'était pas un hasard. C'était Nicole — qu'il appelait déjà Anne, nom qu'il trouvait plus poétique. Elle était étrangère au monde du spectacle. Licenciée ès lettres, ethnographe, elle avait fait ses classes sur le terrain. En 1948, elle s'était embarquée avec une caravane sur la célèbre route de la soie, qui va du Sin-Kiang chinois aux pays arabes.

▼ *Devant sa tombe : sa femme accablée de douleur, René Clair et ses amis bouleversés. Le 25 novembre 1959, le théâtre et le cinéma français sont en deuil. Et des millions de personnes, en France et dans le monde, ont perdu un peu de leur jeunesse.*



Paris-Match

ANNIVERSAIRE

Le chameau, l'âne, le mulet, le cheval, elle utilisa tous les modes de transport dont s'était servi Marco Polo lors de son fameux périple. Elle traversa des déserts, des montagnes, et découvrit des oasis où le temps semblait s'être arrêté. « Je n'aime pas les contes de fées », écrivait-elle dans son livre *Caravanes d'Asie*. Elle n'en avait pas besoin. Ses voyages lui apportaient mieux encore : la beauté des choses vraies.

« Personne ne s'immiscera dans ma vie privée, avait dit Gérard Philippe. Je boxerais tous ceux qui viendront m'ennuyer sur ce sujet. » Les seuls détails de sa vie quotidienne qui aient vraiment transpiré sont ceux de ses jeunes années. Son père était un hôtelier aisé de la Côte d'Azur, aussi attaché aux réalités matérielles de la vie que sa mère l'était peu.

L'enfance de Philippe avait été sans histoire. Tour à tour il avait rêvé d'être chauffeur de locomotive, traminot (« à cause du ding ding »), médecin colonial et finalement acteur, « par vanité », devait-il dire plus tard. Élève moyen type au collège Sasserno, il s'était signalé beaucoup plus par ses performances au volley-ball, au tennis et en natation que par ses dissertations sur la tragédie classique.

Parfois, il allait au cinéma non pour les héros en noir et blanc projetés sur la toile, mais pour fumer en secret ses premières cigarettes. Ses premières « idoles », Madeleine Robinson et Michel Simon, c'est en tant que confrère qu'il les admira lorsqu'il parut pour la première fois sur les planches en 1942, dans une pièce d'André Roussin.

Cette simplicité dans la vie, il devait la maintenir tout au long de son existence alors que les projecteurs de l'actualité étaient constamment braqués sur lui. Il était fatal que sa femme elle-même entrât dans le jeu.

C'est ainsi que Mme Gérard Philippe, qui aurait dû être connue de millions de gens, demeura pour le grand public une énigme. On la photographia rarement. Et, lorsqu'on le faisait, les gens remarquaient qu'il y avait entre eux une indéfinissable ressemblance.

On les voyait rarement dans « les endroits où il faut être » quand on est parisien. Ce fut presque un événement lorsque Anne apparut avec son mari à la soirée Callas. Elle paraissait d'ailleurs désarmée, effarouchée, et l'on voyait le grand acteur la diriger dans la cohue, la rassurer, comme on rassure un enfant égaré au pays des fantômes. Cette vie n'était pas leur vie.

Eux, ils avaient leurs amis, leurs deux enfants, leur retraite de Cergy, près de Pontoise, et leur maison de campagne à Ramatuelle, leurs livres, leurs musiques. Ils avaient leurs petits bistrotts, et leurs escapades à deux à travers le monde.

Les dimanches où Gérard n'était pas Perdican ou Octave, Till ou Lorenzaccio,

toute la famille grimpait dans la D.S. 19 et se rendait à Cergy. Au milieu de visages amis, René Clair ou Serge Reggiani, on y écoutait, selon l'inspiration du moment, Bach, Mozart, Moussorgsky, Ravel. C'était aussi le week-end consacré à la lecture. Les poèmes de Mao Tsé-toung voisinaient avec les romans de Martin du Gard. Gérard avait délaissé les sports brillants de son adolescence.

Une fois l'an, à Avignon, il se permettait quand même le football — mais c'était dans l'équipe du T.N.P. Une fois l'an aussi, la famille Philippe retrouvait, à Ramatuelle, Jean, le frère de Gérard. Les enfants l'admiraient, il avait été autrefois ingénieur agronome. Pour la branche parisienne de la famille, c'était la cure de désintoxication, passée à scier du bois ou à faire les vendanges. C'était aussi sa contribution à la Coopérative agricole dont les Philippe faisaient partie.

il avait rêvé d'être Hamlet

Ils vivaient dans un univers clos mais feutré, rassurant. Rien ne pouvait le briser, excepté ce qui est arrivé le 25 novembre 1959.

Depuis le mois d'août, la santé de Gérard donnait des inquiétudes. Il maigrissait, il se sentait écrasé par la fatigue. Le T.N.P. avait dû remettre à plus tard la création d'*Hamlet*. C'était une des ambitions de Philippe. Il préférait la réaliser, disait-il drôlement, avant la calvitie. L'âge venant, il avait le désir d'épuiser tout le répertoire de la jeunesse afin de n'avoir pas de regrets.

En octobre, son état s'aggrava. Le 6 novembre, il fallut l'opérer. Treize jours après, il en sortait débordant de projets. Il était sauvé. Il allait tout faire. Dès le 1^{er} décembre, il serait Perdican au T.N.P. En attendant la fin de sa convalescence, il écrivait à ses amis, et relisait les tragiques grecs.

Un matin — les enfants étaient à l'école — la mort vint le surprendre sur une page d'Eschyle.

Quelques heures plus tard, ses amis retrouvaient le Cid sur son lit d'apparat. Et puis ils le perdaient de nouveau. Irréparablement. Une phrase de Jean Vilar revenait à l'esprit de ceux qui étaient là : « Après lui, on ne pourra plus jouer *le Cid* d'ici à vingt-cinq ans. »

Au moment de la mise en bière, Anne Philippe ajouta quelque chose qui n'était pas prévu dans le rôle : un bouquet de roses qu'elle avait cueillies à Cergy durant la convalescence de Gérard. Devant le Cid qu'elle voyait pour la dernière fois, elle était la Chimène d'un instant et d'un alexandrin :

Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

Armand Gatti

nt t p : / / s i v a c o s . F . M .
oy